Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 38

Artikel: Une désillusion
Autor: Stenna, B.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-208934

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.02.2026

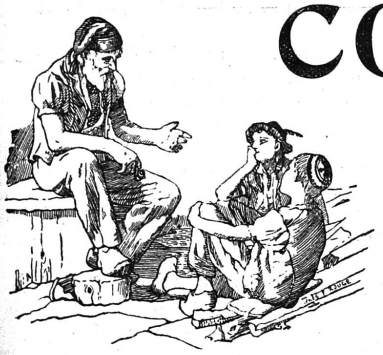
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

50me ANNÉE — N° 38. Samedi 21 septembre 1912.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

L'HORLOGE DE LA CATHÉDRALE

En souvenir de M. Samuel Cuénoud qui, nous l'avons dit, rédigea durant dix ans le *Conteur*, avec Louis Monnet, il nous a paru intéressant de reproduire le morceau suivant. Il évoque, on le verra, un temps déjà bien lointain.

On parle souvent du mécanisme admirable qui met en mouvement certaines horloges publiques. A chaque heure, on voit de petits bonshommes sortir de leurs cachettes, frapper à coups de marteau sur un timbre, puis rentrer dans leur demeure pour en ressortir 58 à 59 minutes plus tard.

On a rarement admiré le mécanisme bien plus ingénieux de l'horloge de la Cathédrale de Lausanne.

Dès le lever du soleil jusqu'à son coucher, on voit un homme, non pas en bois ou en fer, mais un homme en chair et en os, un homme-nature, enfin, qui se promène sur la terrasse de la Cité au moment où l'heure va sonner; il s'avance vers la fontaine, où se débitent pas mal de cancans, introduit une clef dans la serrure d'une porte que cache un contrefort, entre dans une loge et tire une corde qui — oh! merveille! — s'en va à 150 pieds de là mettre en mouvement un marteau, compagnon assidu de la grosse cloche. Quand l'heure a sonné, l'homme sort, ferme la porte et, au lieu de se croiser les bras dans une niche, va reprendre son rabot, sa lime... ou sa *chopine* interrompue.

Dès que l'astre radieux du jour a coloré de ses teintes pourpres les sommets boisés du Jura et que la cloche argentine a sonné le couvre-feu, le spectacle change. L'homme-horloge a quitté la terre pour s'élever à la hauteur de la seconde galerie de la grande tour; de là il promène jusqu'au matin un regard inquisiteur sur les cheminées de la vieille cité épiscopale et, à chaque heure, il va agiter directement, *de la main à la main*, le marteau que tout à l'heure il ébranlait à distance. Puis d'une voix de stentor, il va crier aux quatre coins du clocher : « Hééé! le guet! Il aaa sonné huiiit! » ou neuf, ou dix, etc.

N'est-ce pas plus remarquable, quoique moins remarqué, que ces automates paresseux dont on vante les gentillesses, à Strasbourg et ailleurs?

Au lieu d'un mécanisme en métal, mû par un ressort ou par un poids et qui fonctionne avec une désespérante régularité, vous avez une horloge humaine, qui parle, se promène et partage toutes les joies, toutes les... faiblesses des autres machines humaines.

Toutes les faiblesses! Hélas, oui! Et pour preuve, je m'en vais vous raconter ce qu'il advint, il y a quelques jours, à l'horloge de la Cathédrale.

Il était minuit. Bien des Lausannois dormaient déjà; les agents de police avaient terminé leur ronde de onze heures; le ciel brillait, et Vénus — la planète — venait de disparaître à l'horizon. Le guet, oubliant son rôle d'horloge, s'absorbait probablement dans la contemplation de cette vaste nappe d'eau qui a nom Léman et qui est si belle quand la lueur y reflète sa lumière argentée. Il entend sonner les horloges-machines qui carillonnent pendant un quart d'heure à tous les coins de la ville, sort de sa rêverie et, s'élançant bravement vers son marteau, frappe... un coup. Puis, se tournant vers l'occident :

« Hééé! le guet! Il aaa sonné huune! »

— Ce n'est pas vrai! lui crie une voix, de la terrasse de l'Evêché.

Notre horloge intelligente retourne à la cloche, frappe douze coups et, pour ne pas se dédire tout à fait, laisse croire à l'occident qu'il est une heure du matin, pendant qu'au nord il va crier : « Hééé! le guet! Il aaa sonné douze! »

Ce qui prouve que la perfection n'existe pas à la hauteur de la Cathédrale. Comment veut-on, après cela, la trouver sur la terre?

S. Cuénoud.

La pluie et le beau temps. — Un auteur de théâtre, dont les pièces n'ont pas grand succès, s'excusa un soir sur la pluie du peu de spectateurs venus pour l'écouter. Cela lui valut l'épigramme suivante :

Quand les pièces représentées,
De (le nom) sont peu fréquentées
Chagrin qu'il est d'y voir peu d'assistants,
Voici comme il tourne la chose :
« Vendredi, la pluie en est cause,
Et dimanche, c'est le beau temps. »

COMMINT LO GROS LOUIS COGNIÈSSAI CRICHTO

Patois du district de Grandson.

Lo gros Louis dai Grandzè-Tsampoû ètai tserbouènai ; è couèyai dâo tserbon po lè martsau dâo paï, kè nè brelâvont din ci tin kè dâo tserbon dè boû. L'y avai assèbin, pè Bullet, 'n'Allèmand qu'ètai vènu dâo canton dè Berna po tsapliâ dâo boû in tsautin et destilâ d'la dzinsan-na in n'îvè. Lè doû uront bintoû fè cognièssancè, et furont dû adon adî bon z'amis.

Crichto tsappliavè lo bou, mais lo dèrai tin, è trézai dai tron kè 'nè lyai cotâvon rin, po destilâ. Lè rassène dè dzinsan-na nè lyai cotâvon rin kè 'na botoillè dè bouèna dzinsan-na kè baillîvè ai fretî po lo damâdzo, et tot ètai de.

Po lo gros Louis, l'ètai rudo ménadzî, et commin lo terrain n'ètai pas tcheu per lé d'amont, l'a fini per sè férè on gaillâ dzoûlyi bin, yô poyai gardâ caukè vatsè et on tsèvau. Sa fèna et sè z'infants soignîvont lo bin tandu kè lu travaillîvè pè sè tserbouènaîrè. Et kè l'avai prâo dè mau. Pinsâ-vai : lyai failliai portâ lo boû, âo bin, quand poyai, lo tserreyî avoué son tsèvau. Et poui veillî totè lè né, quand sa tserbouènaire ètai â fû. Lè doû n'avant pâ 'na vià dè tsèropè!

Ao bu d'on pâr d'an, lo Crichto vin à mouèri, kè sè n'ami l'a mardieu bin regretâ. Po chtu, s'a boètâ à tsapliâ son boû lu-mîmo ; fazai tot, quiet. Poû-à-poû, la viellèssè est assèbin vègnyaîtè ; l'ètai cassâ ; mais n'avai djamè ètâ malâdo po dèrè ; faillyu tot parai sè bouèta âo llyî po tot dè bon. Lè maumiers et lo mènichtrè lo suront et vinront lyai férè dai prèïrè. Mais lo gros Louis, què tot cin inbîtavè d'adrai, achtou kè lè z'apècèvai, sè vèrivè contrè la parai, et nè pipâvè pas lo mot. On yadzo l'in vint yon — nè sè plye lo quin dai doû — kè lyai fâ.

— Ditè-mè, Louis, cognyaitè-vo Crichto?

— Hélâ oï, kè repond l'autro, y'é bin cognu Crichto, lo pourro diâblyo a bin zeu-zu trè dai trons din la dzeu po destilâ sa poûra dzinsan-na.

Adon, vo comprintè kè lè z'autro lo laissaron tranquilo ; yè put mouèri in pè ; s'a déchint comin on crozet kè n'a plye rin d'élo. La zeu'na mouâ dè brava dzin kè l'étai. S. G.

Antiquaille. — L'autre jour, un antiquaire convolait en justes noces. Voyant de loin les époux entrer à l'église, quelqu'un demanda :

— La mariée est-elle jeune?

— Il est à croire que non, fit une mauvaise langue, puisque le marié est un amateur d'antiquités.

UNE DÉSILLUSION

Il était bien connu dans la famille d'Aristide Bobinard, épicerie et denrées coloniales, gros et détail, que l'aînée, Artémise, n'épouserait ni un médecin, ni un avocat, ni un pasteur et encore moins un notaire, tous gens terre à terre et incapables, croyait-elle, d'avoir quelque commerce d'amitié avec mesdames les Muses.

— Moi, répétait-elle à ses amies, passer toute mon existence avec un gratte-papier, un pion ou un marchand de remèdes? Jamais!

Ce qu'elle trissait, pour que quiconque n'en puisse douter : « Jamais, jamais, jamais! »

En fait, elle n'avait guère besoin de se tant gendarmer, Mlle Artémise Bobinard. Voici qu'elle atteignait sa vingt-sixième année; vingt-cinq et quelques jours, disait-elle, sans qu'aucune demande en mariage fût parvenue à monsieur son père, qui répétait à madame sa femme :

— Tu verras; ce sera comme mes harengs de l'an passé, Artémise va me rester pour compte.

Ce à quoi Mme Bobinard n'opposait qu'un timide mais réprobateur : « Voyons, Aristide! » qui ne convainquait ni son époux ni elle.

— Enfin, reprenait monsieur, sors-la, va dans le monde, montre-la, ta fille; elle trouvera bien à se caser ; tu t'es bien mariée, toi!

A cet argument, peu gracieux, Mme Bobinard, suffoquée, ne trouvait rien à répondre et quittait la place.

Pour peu que cette situation s'éternisât, on pouvait craindre les pires calamités; la brouille entre les époux, que quinze ans d'épicerie en commun avaient pourtant si étroitement unis; l'amertume, de jour en jour plus accusée, de mademoiselle leur aînée et les complications futures lorsqu'il s'agirait de marier la cadette, pour lors âgée de sept ans.

Cela ne pouvait pas durer.

Et, en effet, il se passa, un beau soir, un événement considérable dans la vie de Mlle Bobinard aînée.

Malgré les vingt-six printemps et le nombre correspondant d'hivers qu'elle avait vécus, Mlle Bobinard gardait une âme de petite pensionnaire. Son rêve était d'être aimée, mais aimée par un héros ou un poète. A notre époque, où les héros sont rares, un poète ferait bien l'affaire ; c'est si gentil un poète, cela dit de si belles choses et si, un soir, il en venait un, muni d'une échelle de soie... On se passerait d'ailleurs de l'échelle, cas échéant, car de nos jours... et dans l'entresol de la rue Traversière... Mais la condition de poète était obligatoire ; c'était une condition « signe que non », comme eût dit M. Bobinard père.

Or, voici qu'un soir, Mlle Artémise, rentrant chez ses parents après une visite à sa vieille tante, fut accostée, au coin d'une rue, par un homme d'apparence peu engageante et qui exhalait de toute sa personne une véritable symphonie d'odeurs variées et surtout fortes. Mlle Bobinard eut un haut-le-cœur, puis un mouvement de recul, mais l'individu insista et baragouina quelques mots résolument incompréhensibles tout en tendant une lettre dont la blancheur, en passant par les mains velues de ce miteux Hermès, avait pris des teintes d'une grisaille douteuse.

S'en emparer et fuir sur l'assurance donnée qu'il n'y avait point de réponse, fut l'affaire d'un instant, tant la destinataire du mystérieux billet avait honte à l'idée d'être surprise en pareille société et tant surtout la poussait l'invincible curiosité de son sexe.

Tout aussi hâtivement fut lancé, dès la porte, un : « Bonsoir, m'man » ; puis Mlle Artémise s'enferma dans sa chambre et s'assit, émue, craintive, heureuse, en un mot, toute bouleversée.

Un instant se passa avant qu'elle osât déchirer l'enveloppe, puis, après bien des hésitations (« si papa savait ça ! »), elle se décida enfin et, d'un index nerveux, fait sauter le cachet.

Ce fut alors un éblouissement. Le rêve tant caressé se réalisait. C'était des vers. Il était donc quelque part, où ? dans le crépuscule gris de ce soir de septembre, en une mansarde sordide — depuis Mürger, Léoncavallo et Puccini, il est notoire que tous les poètes amoureux logent dans de sordides mansardes et chantent leurs amours sur des airs italiens — il était donc un poète dont elle, Artémise Bobinard, était la muse. Joie, émotion, bonheur, transports, illusion ! Aimée d'un poète !! Car il aimait, le poète :

L'amour, l'amour est un doux rêve
Aimer, être aimé, doux espoir
C'est à vous que je pense, le soir
Quand le jour — encore un — s'achève !

Ils n'étaient pas fameux, ces vers, mais l'amour peut excuser une anémie de l'inspiration ou un pied ou deux de trop. Peut-être d'ailleurs, leur auteur aspirait-il au titre de prince des poètes.

Quoi qu'il en soit, notre héroïne les trouva fort beaux, ces vers, et les apprit par cœur, ce qui ne dut guère la fatiguer, à vrai dire.

Les jours suivants, ce fut l'extase. Tantôt perdue dans un rêve, dont pâtissait la dentelle au crochet qu'elle faisait pour se donner une contenance, tantôt frénétique, pétulante au point de faire germer dans le cerveau de monsieur son père l'idée que son aînée pourrait bien « goger » une « danse de syndic », Mlle Artémise ne vécut plus que dans l'attente angoissante de nouveaux chefs-d'œuvre inspirés par sa petite personne. Etre la muse d'un poète !

Il n'était guère emballé, le poète. Pendant quinze jours, il laissa l'aimée se morfondre et reprendre peu à peu sa délicieuse acariâtreté.

Mais le seizième, nouvelle apparition du messager mystérieux et nouveaux vers enflammés :

Demain matin, Alice,
A onze heures moins quart,
— Au rêve, heure propice ! —
Sur le grand Boulevard,
Viendrez-vous, ma charmante,
En faisant le marché,
De votre voix qui chante
Dire que vous m'aimez ?

Ah ! voilà ?? Irait-elle, n'irait-elle pas ?? Comment refuser ? Accepter... quelle imprudence ! Bref, après bien des tergiversations, Mlle Bobinard se décida à « ne pas aller » au rendez-vous et... se mit à choisir la toilette qui conviendrait le mieux à cette sentimentale démarche.

En relisant l'épître, la jeune muse s'étonna bien un peu du prénom qu'on lui attribuait, mais, n'est-ce pas, ces poètes... Alice était là comme y eussent été Cydalinde, Chlorise ou Phyllis.

Mais lui, le « sien » de poète, comment est-il ? Evidemment grand, pâle, une luxuriante chevelure noire vient frôler le collet d'une cape sombre ; il est triste, il a l'air doux et porte un grand chapeau, noir aussi, cela va sans dire.

Le lendemain, Mlle Artémise, en sa tenue la plus avantageuse, était à onze heures moins le quart sur le grand Boulevard.

. . . . . .

Mais ici... Oh ! non, non, gardons un silence séant.

Disons seulement que Mlle Bobinard rentra chez elle en larmes, décomposée, juste à temps pour ne point satisfaire la curiosité des badauds par le spectacle de l'inévitable crise de nerfs. La scène fut homérique ; M. Bobinard vit renforcée son opinion au sujet de l'état de santé de sa fille, cependant que son épouse faisait respirer à cette dernière un flacon d'eau dentifrice que, dans son affolement, elle prit pour des sels anglais.

Ce ne fut qu'après, longtemps après, que le drame s'expliqua. La muse prénommée Alice était (horreur, trois fois horreur !) la bonne du cinquième à laquelle Jean, le cocher de la vieille baronne, faisait si poétiquement part de son ardente flamme.

Deux mois après le *Moniteur officiel de l'épicerie* faisait part à ses lecteurs des fiançailles de Mlle Artémise Bobinard, « fille de notre distingué... », etc., etc., avec M. Jean Pochet, clerc d'avoué.

B. STENNA.

Les procès.

Ne plaide point ; suis l'avis qu'on te donne,
Laisse là les procès, crois-moi.
Un procureur t'a dit que ton affaire est bonne :
Oui, pour lui, mais non pas pour toi.

LE MERLE BLANC

Un journal de la capitale d'un canton voisin du nôtre, où les festivités, il faut le croire, sont aussi nombreuses que chez nous, demandait récemment un reporter pour fêtes, soirées, banquets, etc.

Il fallait un candidat pas trop jeune, afin qu'il ait de la vie et des gens une connaissance suffisante pour posséder la souplesse et le doigté voulus. Il ne le fallait pas trop âgé : il n'aurait plus eu la santé, l'endurance, la capacité nécessaires.

Un homme amoureux ne pouvait convenir : il eût été trop facilement enclin à manquer une ennuyeuse soirée « littéraire, musicale et artistique », où l'appelait le devoir professionnel, pour courir au délicieux rendez-vous à lui donné par l'objet de sa flamme.

Un homme marié ne convenait guère mieux, car il aurait eu grand peine, sans doute, à ne pas préférer aux « attraits », imposés et très discutables, d'une soirée d'amateurs, d'un banquet de société, avec ou sans inauguration de drapeau, de courses de chevaux ou de bicyclettes, de régates, etc., etc., les attraits, bien certains et bien séduisants, d'une bonne soirée en famille, au coin du feu, ou d'une promenade avec les siens, par une belle après-midi de dimanche.

Il fallait aussi, au reporter désiré, une facilité et une sûreté de plume suffisantes pour qu'il pût, dans ses comptes rendus, remédier aux incorrections de forme des innombrables harangues qu'il était appelé à subir. Et le fond de ces harangues ne devait point le laisser indifférent, comme on le pourrait croire. Il lui était nécessaire de savoir en taire ce qui était susceptible de déplaire aux lecteurs de son journal. Il devait savoir également, par d'habiles substitutions, par de savantes périphrases, prévenir les réclamations très fréquentes de discoureurs qui, le lendemain, ne veulent pas reconnaître les écarts, les faiblesses ou les inconscientes hardiesses de leurs débordements oratoires de la veille.

Il devait posséder un très fort bagage d'adjectifs laudatifs, pour en distribuer sans compter à tous ceux, sans exception, dont il aurait à citer le nom ; c'est obligé. Il est entendu, sans doute, que la modestie court les rues ; mais du diable si on peut la reconnaître sous ses divers déguisements !

Enfin, à côté de toutes les qualités que nous venons d'énumérer, absolument indispensables, il lui fallait encore une mémoire infaillible, une patience, une douceur, une complaisance de sœur de charité, une grande résistance à l'ennui et au sommeil, une indulgence sans bornes, un estomac d'acier, l'omniscience, une facilité de travail inépuisable et toujours à point, *quels* que soient les circonstances et le moment, enfin, une tête de turc.

Cherchez le merle blanc !

La livraison de *septembre* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Le christianisme et le monde antique, par Paul Vallette. — L'homme dans le rang, par Robert de Traz. — Les rayons du soleil, par Alfred Rosselet. — La vision du père Huot, par Emile Moselly. — Rhodes (1858), *par Felix* Bovet. — Jean Lahor et le pessimisme héroïque, par Jeanne Clerc. — Les deux aveugles. Nouvelle, d'Avétis Aharonian. — Variétés : Une princesse italienne, par Charles Gilliard. — Chroniques italienne, anglaise, hollandaise, suisse allemande, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Table des matières du tome LXVII.

Bureau de la *Bibliothèque Universelle*, Avenue de la Gare, 23, Lausanne (Suisse).

FEUILLETON

Au service de Naple

PAR AUGUSTE MEYLAN

VI

Il était 2 ½ ou 3 heures du matin quand *les tambours* me réveillèrent, battant la diane. Transis par l'abondante rosée qui supplée à la pluie dans ces climats, nous nous levons, le corps tout humide. Le Champ-de-Mars, dans toute son étendue, est occupé par la troupe. En face de nous, on reconnaît les chevaux des officiers supérieurs du 4me régiment. La section d'artillerie, pièces en batterie, est un peu plus loin. A notre droite, le 13me bataillon de chasseurs se déploie en ligne comme un grand serpent ; puis des cavaliers, des ordonnances, et le 11me de ligne napolitain. Chacun boucle son sac sur les épaules, essuie son fusil qu'a mouillé la rosée de la nuit. On se cherche, on se serre la main. Près de moi, Bérard, dit Goulu, chante à gorge déployée ; en m'apercevant, il m'embrasse et crie : « Voilà le grand jour ! » Il continua à chanter : « Mon ami descend du ciel, etc. »

Le soleil se lève derrière l'Apennin, la rosée s'évapore lentement, et les vapeurs montent vers le ciel. Aucun souffle de brise ne se fait sentir.

Dans les premiers rangs, un mouvement inusité nous apprend qu'il se passe quelque chose. On nous somme de nous rendre, nous sommes cernés ; les Allemands crient : « *Lieber sterben !* » (Plutôt mou-